

maison paternelle de son amant, elle promit que son père consentirait à lui acheter une licutenance ou même une place de capitaine de grenadiers dans l'armée palatine dans laquelle de nombreux jeunes gens étaient les supérieurs d'officiers beaucoup plus âgés et plus expérimentés. Merjai répondit évasivement en alléguant la tristesse de son père s'il le quittait complètement. Bien loin de s'attrister, la jeune amoureuse se montra plus gaie et plus rieuse que jamais. Quelques jours plus tard, Merjai reçut de son père une lettre datée du 21. 8. 1783 et dont nous retiendrons ces passages : « Dans notre assemblée générale les Etats de la province vous ont conféré une bourse pour aller à Louvain qui sera vacante dans le mois de novembre prochain par la place de Mr. Léo de Diekerig. Et comme j'ai été impartial pour ce choix par mon silence je vous dirai que vous devez ce bonheur à Mr. DE MALEMPRE de La Roche mais cependant pour ne pas vous gêner dans vos inclinations je vous avertis que je ne peux pas vous laisser longtemps à Mannheim et que si vous continuez à vouloir servir je vous abandonne le bien de votre mère quoique vous ne soyez pas encore majeur d'ans et ce sera par votre conduite que je vous verrai toujours de bon œil et si vous persistez dans le goût des armes je vous rémettrai devant les yeux l'ordonnance de Marie-Thérèse du 21 novembre 1765 et les autres que vous savez ainsi comme vous n'avez pas fait jusqu'ici la demande pour obtenir la permission du gouvernement à Bruxelles je vous dirai que je ne m'en mêle pas et que je n'ai pas envie même de m'en mêler ni de ce que vous ferez repondez moi sur le champ ou le plus tôt possible. »

Le fils relut cette missive une vingtaine de fois pour tomber dans une sombre mélancolie. Il quitta sa chambre pour aller pleurer dans un bosquet solitaire près des remparts. « Si ces lieux charmans enclavés dans la forteresse avoient eu seulement une fontaine j'en aurois certainement fait déborder le bassin et je vous jure que si le tendre Ovide vivoit encore il auroit fait des sacrifices aux dieux immortels pour me changer au pied de la statue de Charles-Théodore en fontaine. » Un musicien de la Comédie Nationale l'accompagna dans un cabaret d'où il sortit naturellement en titubant. Pendant la nuit il eut un terrible cauchemar. Le lendemain, il montra la lettre aussi à Charlotte, en lui expliquant que l'université de Louvain était célèbre, mais qu'il savait par des connaissances dignes de foi que les juristes menaient une vie dissipée, que les professeurs étaient des gens avarés et exécrables, que lui-même aimerait mieux être le dernier tambour au dernier régiment de France que d'être couronné des lauriers de l'université de Louvain et d'en être le premier juriste. En choquant son père qui avait de nombreux flatteurs autour de lui, Merjai craignait que celui-ci ne prit une décision encore plus contraire à ses inclinations. Pour le détourner de ses tristes pensées, la bonne Charlotte l'engagea à lui réciter des scènes de l'Avocat Patelin ou de Crispin médecin, mais comme son amant montra en ce moment peu de goût pour la littérature comique, on joua au « roi dépouillé » en renvoyant les affaires sérieuses au lendemain.